

PAYSAGE

LES CARNETS

REVUE DE PROJET, D'ART ET D'ÉCOLOGIE POLITIQUE

numéro 39

La marche

*Vous qui construisez des jardins, ne faites pas des parcs, des espaces verts ; faites des marges.
Ne faites pas des terrains de loisirs et de jeux ; faites des lieux de jouissance, faites des clôtures qui soient des commencements.
Ne faites pas des objets imaginaires ; faites des fictions.
Ne faites pas des représentations ; faites des vides, des écart ; faites du neutre...*

LOUIS MARIN

PAYSAGE
LES CARNETS

REVUE DE PROJET, D'ART ET D'ÉCOLOGIE POLITIQUE

Couverture

Elinor Whidden, *Tel est notre pays*, 2007, impression numérique.

Image tirée de la série de performances "L'homme montagne", dans les Rocheuses, à Banff (Alberta, Canada).

L'homme montagne pose avec son bâton de marche à rétroviseur.

LES CARNETS DU PAYSAGE

Directeur de la publication

Vincent Piveteau

Directeurs de la rédaction

Jean-Marc Besse et Gilles A. Tiberghien

Secrétariat de rédaction

Delphine Gorges

d.gorges@ecole-paysage.fr

Comité de rédaction

Hervé Brunon

Bérengère Chauffeté

Gilles Clément

Denis Delbaere

Marcelline Delbecq

Eugénie Denarnaud

Pauline Frileux

Giulio Giorgi

Claire Guezengar †

Bernadette Lizet

Éric Monin

Alexis Pernet

Anne-Sophie Perrot

Marc Rumelhart

Michel Viollet

Conception graphique

Philippe Magnon

N°39, automne 2021

© École nationale supérieure de paysage, 2021

ISBN 978-2-330-15583-4

ISSN 0766-2130

Commission paritaire n° 66517

Les thèmes des prochains numéros porteront sur le vivant, l'air, le feu, la terre et l'eau.

Comité scientifique international

Elena Cogato Lanza (historienne de l'urbanisme, EPFL, Lausanne, Suisse)

Michel Corajoud † (paysagiste, Paris, France)

Michel Collot (professeur de littérature, université Sorbonne nouvelle-Paris-III, France)

Bernard Debarbieux (géographe, université de Genève, Suisse)

Michel Desvigne (paysagiste, Paris, France)

Mark Dorrian (historien de l'architecture, université de Newcastle, Écosse)

Martina Frank (historienne de l'art, université de Venise, Italie)

Marc Grignon (historien de l'architecture, université Laval, Québec, Canada)

Francis Hallé (botaniste, université de Montpellier, France)

Domenico Luciani (architecte, urbaniste et paysagiste, Trévise, Italie)

William J. Thomas Mitchell (professeur de littérature et d'histoire de l'art, université de Chicago, États-Unis)

Joan Nogué (géographe, directeur de l'Observatoire du paysage de Catalogne, Gérone, Espagne)

Antoine Picon (historien de l'architecture, université Harvard, Cambridge, États-Unis)

Martin Prominski (architecte, université de Hanovre, Allemagne)

Marie-Claire Robić (géographe, CNRS, Paris, France)



Ouvrage réalisé par les éditions Actes Sud, Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles

Photogravure : Terre Neuve, Arles – Impression : Printer Portuguesa, Portugal

Papier : Magno naturel 140 g et 300 g, fabriqué à partir de bois provenant de forêts gérées durablement

Dépôt légal : octobre 2021

numéro 39

La marche



La marche

ÉDITORIAL

PAR GILLES A. TIBERGHEN

6

Le paysage à pas comptés

GUILLAUME MONSAINGEON

10

La marche est-elle un sport de combat ?

EUGÉNIE DENARNAUD

26

La marche et la rôde comme outils de connaissance

CLAUDE IVERN 

38

Calvaires et croix en paysages chrétiens

DAVID LE BRETON

46

La marche comme imprégnation des lieux

BRUNO DE WACHTER

60

La vallée du Paradis et le bout du monde

EKATERINA SHAMOVA

72

Ralentir avec les autres

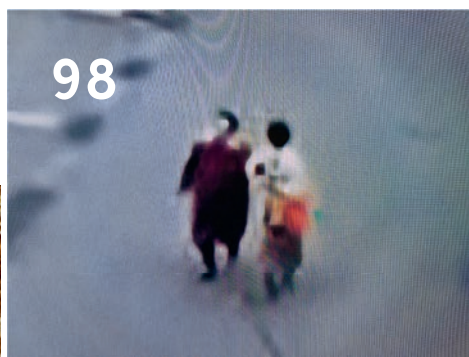
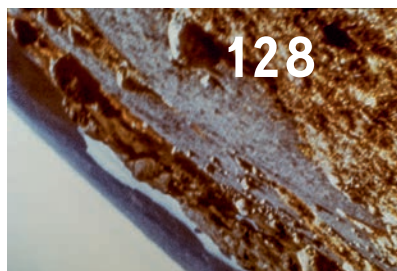
Au sujet de l'expérience du projet "Slow Walk"

BERNADETTE LIZET

84

La route en long

Convoyage de poulains de trait en Berry



TRAVERSÉES

MÉLANIE PAVY

98

Chemin de fuite

JULIE DEMARY

104

Les pays sans frontières

Deuxième épisode

SALLY BONN

112

Arpents de poèmes

Sur la poésie de Michèle Métail

VISITE DE PROJET

PAR DENIS DELBAERE

120

Les sentiers métropolitains : quand la carte fait le projet

À propos du GR 2013

ÉCRANS

PAR GILLES A. TIBERGHIE

128

Michael Snow, La Région centrale (1971)

Film 16 mm, couleur, sonore, 180 mn

LECTURES

PAR AURÉLIEN DEUDON

132

GILLES A. TIBERGHIE

Baptiste Morizot, Manières d'être vivant

GIULIO GIORGI

Emanuele Coccia, La Vie des plantes

MATTHIAS COLARDELLE & SARAH BRONSARD

Julian Raxworthy, Overgrown

MARC-OLIVIER PADIS

Le prix du Roman d'écologie 2021

DENIS DELBAERE

Olivier Remaud, Penser comme un iceberg

ANOUCHKA VASAK

Arne Næss, Écosophie et paysage

GILLES A. TIBERGHIE

Martin de la Soudière, Lignes secondaires

Claudio Ferrata, Nelle pieghe del mondo

Chaut 2 - 13 km
Autour
du Cap-coc



Le paysage à pas comptés

GILLES A. TIBERGHEN

On parle beaucoup de la marche ces dernières années, tant dans le champ des arts que dans celui des sciences sociales, mais aussi dans l'espace de notre vie quotidienne, avec cette idée qu'elle est pour nous la dépense physique la plus simple – et la plus saine – comme si nous l'avions perdue de vue dans un monde dominé par la locomotion mécanique, le vélo, la voiture, les transports publics, puisque, dans une logique de rentabilité, il faut parcourir la distance la plus grande dans le moins de temps possible.

Au *souci du corps* qui s'accommode très bien d'un effort minimum consenti à son entretien s'est souvent substitué un *culte du corps* soumis au régime de la performance qui encourage la compétition et permet un certain dépassement de soi. Certes, la marche est entrée dans les disciplines olympiques mais sous une forme désarticulée qui fait frémir à voir et n'a de marche que le nom. La marche, cette activité tellement simple, si "naturelle" que nous n'y prêtons ordinairement plus attention, nous aimerions ici la considérer pour elle-même, indépendamment de ce qui la rend possible, les routes et les chemins en particulier auxquels nous avons déjà consacré un numéro¹.

La marche est devenue aussi une pratique collective de sensibilisation du territoire. Certains se sont spécialisés dans l'exploration de régions déterminées, comme le collectif Gradalis arpentant la frontière pyrénéenne². D'autres collectifs, regroupant des géographes, des artistes, des philosophes, des architectes, des journalistes, un éditeur etc., organisent des randonnées à travers la métropole parisienne sur le sentier du Grand Paris³. D'autres encore, comme Jean-François Pirson, font de la marche une pratique solitaire doublée d'une activité pédagogique pour sensibiliser aux territoires, comme en témoigne son dernier livre *Pratiques de territoire. Marches et workshops*⁴.

1. *Les Carnets du paysage*, n° 11, Cheminements, automne 2004.

2. Dans le numéro 1 des *Carnets de topoiétique*, (publié sous la direction de Patrick Barrès et Sophie Lécole Solnychkine), cet "atelier de création recherche" lié à l'université de Toulouse se donne "pour objectif de parcourir, d'arpenter, de musarder, de flâner, d'errer, sur différents sites d'un espace commun : la frontière pyrénéenne", Éditions Passage(s), Toulouse, 2016, p. 8.

3. *Le Sentier du Grand Paris. Un guide de randonnée à travers la plus grande métropole d'Europe*, Wildproject, Marseille, 2019. Signalons aussi chez le même éditeur : Yvan Detraz, *Zone sweet zone. La marche comme projet urbain*, 2020.

4. Jean-François Pirson, *Pratiques de territoire – Marches et workshops*, série Fenêtre sur n° 3, Cellule architecture – Bruxelles, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2020.

La marche nous rend plus disponible au monde autour de nous pour le connaître et le transformer. Pour y collecter des météorites (des astrophysiciens comme Mathieu Gounelle, concepteur de l'exposition sur les météorites au musée de l'Homme, organisent des battues chaque année dans le désert pour en retrouver⁵), pour pister des animaux (comme Baptiste Morizot, philosophe et pisteur de loups), traquer du gibier (les chasseurs de toutes sortes), repérer des sites (les architectes, les paysagistes, les artistes), mener des enquêtes sociales (les ethnologues et les sociologues) ou pour herboriser (ce dont nous parle ici Eugénie Denarnaud dans son article "La marche et la rôde comme outils de connaissance"). En marchant, nous arpentons le monde et c'est pour nous une façon de mieux évaluer nos projets et de comprendre comment être à la mesure de ce monde.



Marcher est une manière d'habiter. En marchant, nous développons ce que Richard Sennett appelle le "calcul latéral", qui nous permet de saisir les choses non pas superficiellement mais *en profondeur* : "Le calcul latéral est un des critères de la distinction entre un lieu – le site où vous habitez – et l'espace – le territoire que vous traversez⁶." C'est pour Sennett l'une des lignes de partage entre la ville que l'on bâtit et la cité où l'on vit. Une ville où l'on ne peut pas marcher n'est pas une cité où l'on vit vraiment. À l'opposé de Los Angeles, qui illustre parfaitement ce dernier cas, on peut évoquer San Francisco avec le poète américain Gary Snyder au moment de l'émergence de la contre-culture : "Pour nous, les générations arrivées dans les années 1950 et après, *marcher* était le maître mot. Il est probable qu'aucune autre ville américaine ne soit aussi bien adaptée à la marche⁷."

Tim Ingold rappelle la distinction faite par Kenneth Olwig entre la marche militaire, qui suppose un espace ouvert et sans lieu – une forme d'*utopie* qui efface tout lieu –, et la marche déambulatoire, qu'il qualifie de *topique*, qui "nous permet de revenir, et de régénérer les endroits qui nous nourrissent⁸". Marcher, c'est sans doute tracer des lignes faisant sens à l'intérieur d'un réseau de chemins qui nous disent comment notre monde est habité, selon la direction des vents, en fonction des chants ou par rapport à la position des étoiles. C'est une manière d'habiter le monde si on considère encore comme Ingold que l'habitant est quelqu'un qui "de l'intérieur participe au monde en train de se faire et qui, en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage⁹".

La marche a été privilégiée par les avant-gardes artistiques pour explorer la ville depuis le XIX^e siècle, comme une façon nouvelle de regarder en flânant – sans autre but pour Baudelaire que de capter des tableaux poétiques ou, pour les surréalistes,

5. *Météorites. Entre ciel et terre*, Muséum d'histoire naturelle, Paris, 2018-2019. Une météorite est tombée dans le Lot-et-Garonne le 2 mars 2021. Il faudra d'autres battues pour la retrouver.

6. Richard Sennett, *Bâtir et Habiter. Pour une éthique de la ville*, Albin Michel, Paris, 2018, p. 244.

7. Gary Snyder, *Le Sens des lieux*, traduit de l'américain par Christophe Roncato Tounsi, Wildproject, Marseille, 2018, p. 15.

8. *Brève histoire des lignes*, traduit de l'anglais par Sophie Renaut, Zones sensible, Bruxelles, 2011, p. 105.

9. *Ibid.*, p. 108.



Jordi Colomer, *Anarchitekton*, Barcelone, 2002.

sans autre objet que d'écouter leur désir éveillé par des "rencontres". Ce thème de la marche urbaine que l'on retrouve chez les situationnistes et le groupe Stalker est aussi lié à une critique de notre société marchande. Il a été beaucoup exploré et nous n'y reviendrons pas. D'ailleurs, plus que du point de vue de l'espace, on pourrait se placer du point de vue du temps, du temps vécu, du temps historique, du temps cosmique aussi¹⁰ dont est nourrie la rêverie paysagère de Bruno De Wachter dans "La vallée du Paradis et le bout du monde". Marcher, c'est prendre son temps – et la lente progression des poulains de Bernadette Lizet en témoigne¹¹. C'est aussi pour les artistes une façon de résister, de renoncer aux impératifs de rentabilité, de dénoncer, le cas échéant, ce que la vie ordinaire dans un rythme social accéléré ne permet pas, ou plus, de voir et de comprendre, comme le montre Guillaume Monsaingeon dans "La marche est-elle un sport de combat ?", un texte qui fait écho à son exposition marseillaise de 2020¹². Mais marcher, c'est d'abord trouver un rythme qui convient au corps pour se déplacer et développer en même temps ses possibles.

Ce rythme, personnel ou collectif, cet accord avec nous-même ou avec d'autres dans des groupes qui partagent un objectif commun s'oppose à la *cadence*, celle du pas militaire ou de la production à la chaîne qui nie la personne pour un but dont le sens lui reste étranger. La marche, si elle connaît un tel succès aujourd'hui, correspond à une volonté de réappropriation d'un temps largement confisqué par nos sociétés, elle répond au vœu de ralentir qui va de pair sans doute avec certaines idées de décroissance d'un monde qui s'est follement emballé sans plus savoir vers quoi exactement il poursuivait sa course. La marche ainsi valorisée dit notre besoin de prendre désormais notre temps et les éloges de la lenteur se multiplient aujourd'hui¹³.

Il nous faut le temps d'observer, d'écouter le monde autour de nous. Le temps de rêver aussi, sans lequel il n'est pas de véritable réflexion possible, pas de jardin, pas de poésie, pas de philosophie. Privilégier la marche est une façon de réclamer ce temps-là et, si nous tenons à nos paysages, c'est parce que nous avons appris à les regarder en marchant. La marche nous permet de protéger notre monde menacé en le comprenant mieux, de nous faire prendre conscience de sa fragilité et de sa valeur.

10. Voir ici même David Le Breton "La marche comme imprégnation des lieux".

11. Voir ici même son texte "La route en long".

12. *Des marches, démarches*, Marseille, FRAC PACA, février-août 2020.

13. Déjà, Pierre Sansot écrivait en 1988 *Du bon usage de la lenteur*, Payot-Rivage, Paris, 2000 ; voir aussi Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Marabout, Paris, 2007, et David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, Paris, 2012.



La marche est-elle un sport de combat ?

GUILLAUME MONSAINGEON

Philosophe

Le succès de la marche en limite la portée. Le quotidien et l'exploit, la ville et l'espace sauvage, l'improvisation et l'enquête archivistique, la solitude et le collectif, le calme spirituel et l'effort physique, la performance et la mémoire : on y trouve désormais tout et son contraire.

Si chacun marche et le fait savoir, alors marcher n'est plus qu'une activité parmi d'autres, consensuelle et peut-être affadie, norme des discours plus encore que des pratiques.

Le genre littéraire de la traversée pédestre, jadis fécond et original, est devenu recette à succès. Certains auteurs, cultivant une solitude de complaisance, restituent chaque année pour le plus grand nombre le récit de leurs nouveaux périples. Les marches périurbaines, de leur côté, servent désormais à fabriquer du sentiment d'appartenance : ainsi, la métropole du Grand Paris, lorsqu'elle veut s'assurer un consensus dans des cercles artistiques et intellectuels, recourt à l'échelle modeste des marches collectives, bien qu'elle soit avant tout structurée par un maillage ferroviaire et autoroutier démesuré.

Marcheurs ou simples observateurs, certains artistes parviennent pourtant à raviver par leurs combats et leurs contestations une pratique qui risquerait la tiédeur. Trois registres sont ici évoqués, qui rallument tous la flamme combattive du marcheur : la calme mise en garde, la provocation enflammée et le combat militant.

Guido Van der Werve, *Nummer acht (Everything is Going to Be Alright)*, film de 10 mn 10.

Photographie de Laurent Lecat lors de l'exposition "Des marches, démarches", FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, Marseille, février-août 2020.

Avec l'autorisation de l'artiste et de la galerie Grimm.

La protestation silencieuse Art du mouvement, la vidéo est propre à capter les gestes des marcheurs, en particulier leur rythme entendu sous un double aspect. Depuis Étienne-Jules Marey, la capture de la locomotion humaine s'attache d'abord à saisir la rythmique interne des gestes corporels : un pas unique, inégal ou trop irrégulier ne saurait constituer la marche, qui suppose une cohérence dans la continuité et la répétition. Mais ce tempo peut aussi bien s'instaurer contre l'environnement extérieur, comme si le marcheur-instrumentiste refusait la battue, imposée par le chef et mise en œuvre par l'orchestre tout entier.

Le premier cas peut rejoindre divers dispositifs expérimentaux fondés sur la durée, la répétition, parfois hallucinatoire, capable de déboucher sur l'ennui. Après tout, oui, la marche peut être lassante, le paysage monotone, l'expérience fantomatique, comme le rappelle Robert Louis Stevenson lorsqu'il décrit le cauchemar d'une marche infiniment ralentie par son ânesse Modestine : "Ce qu'était cette allure, aucune phrase ne serait capable de la décrire. C'était quelque chose de beaucoup plus lent qu'une marche, lorsque la marche est plus lente qu'une promenade. [...] De tous les voyages imaginables, celui-ci promettait d'être fastidieux. Je m'efforçais de me répéter qu'il faisait une journée délicieuse. Je m'efforçais d'exorciser, en fumant, mes fâcheux présages. Mais la vision me restait sans cesse présente de longues, longues routes au sommet des monts ou au creux des vallées, où deux êtres se mouvaient d'une façon infinitésimale, pied à pied, un mètre à la minute et, comme les fantômes ensorcelés d'un cauchemar, sans se rapprocher jamais du terme¹."

L'autre cas, celui du ralentissement assumé contre le tournoiement du monde, appelle un œil de vidéaste pour capter une forme de résistance silencieuse.

Marche, camarade, le vieux monde est devant toi !

Tel est Guido Van der Werve, en particulier lorsqu'il met en scène ce *Numéro huit (Tout va bien se passer)*, vidéo de dix minutes. Il n'est pas neutre que l'artiste ait longtemps envisagé une carrière de pianiste avant de bifurquer vers l'archéologie, pour devenir finalement artiste. Sa performance s'apparente ici à la fois à un *pianissimo* intrigant et à un léger *crescendo* qui ne parviendra jamais à terme. Tourné dans le golfe de Botnie, entre Suède et Finlande, le film reprend une pratique classique des pays baltes, à savoir le jeu collectif et l'attroupement des badauds sur la banquise ou le fleuve glacé, à quelques mètres d'un navire brise-glace occupé à tracer sa route. Mais Van der Werve en rejoue une version solitaire : un long plan-séquence le montre venant

1. Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, 1878.



vers la caméra de face, seul sur la banquise, suivi d'un monstrueux brise-glace dont on pressent le bruit sourd et menaçant (voir illustration p. 10). Caspar-David Friedrich dépeignait son personnage fétiche solitaire mais immobile, dos au visiteur mais face à la nature, absorbé dans un tête-à-tête mélancolique : le visiteur voyait le paysage mais pas le visage de l'inconnu peint de dos ; le jeune Néerlandais (il avait alors trente ans) avance au contraire à notre rencontre, occupé à fuir une menace dont il n'a peut-être même pas conscience. Nous voyons le champ de la banquise derrière lui, pas le contrechamp de l'immensité qu'il contemple ou du site qu'il espère rejoindre. Sa fragilité est la nôtre, soulignée par le contraste entre une masse mécanique en mouvement et cette silhouette noire qui n'arrivera jamais jusqu'au visiteur, malgré un plan fixe de dix minutes.

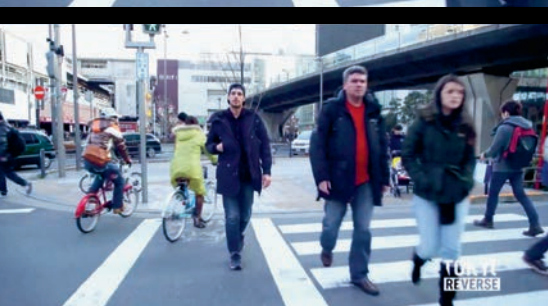
Un slogan annonçait, dans l'après-68 : "Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi." À cet optimisme militant de l'utopie créatrice a succédé un scepticisme anthropocénique : inutile de courir, l'Anthropocène est devant nous plus encore que derrière. Inutile de courir, contente-toi donc de la marche, ce compromis mélancolique. La protestation silencieuse et marchée surgit là même où l'on attendrait une fusion totale avec les éléments, une méditation dans ce qu'elle a de plus éminemment positif. Le paradoxe du danger surgi d'une nature immaculée marque, mieux que bien des analyses, l'alerte et l'urgence écologique. Le marcheur solitaire, tour à tour courageux et inconscient, ferraille avec un brise-glace qui le suit comme un animal de compagnie, mais pourrait bien lui bondir dessus sans crier gare.

Le détachement marché

À l'opposé du silence des banquises, New York exprime la ville et la foule, la confusion et le bruit. La marche s'y développe *allegro furioso*, tentée en permanence par l'accélération et la tyrannie de la course. La circulation automobile dicte sa loi, et la ville semble peuplée de marcheurs plutôt que de flâneurs, pour reprendre la distinction fondamentale opérée par Baudelaire et Walter Benjamin.

En résidence à New York, Paulien Oltheten repéra un beau jour non un flâneur ni un simple consommateur de trottoirs, mais un adepte de la marche lente. Aucune communion avec les éléments ou le paysage environnant, le pas lent n'avait rien à voir avec l'exploration méticuleuse, ni même avec la plénitude de la jouissance.

Le lendemain, même séquence à la même heure : cet homme pratiquait décidément, avant de se rendre au travail, une méditation marchée extrêmement contrôlée et ralentie. Dès qu'il rompait sa méditation, il s'engouffrait dans le hall d'un immeuble d'affaires. Après l'avoir filmé, l'artiste le suivit et, à force de ténacité, établit le contact.



Il se révéla être avocat d'affaires, spécialiste des entreprises en faillite ! Complice ou résistant ? Cette méditation marchée est-elle la simple soupape d'une activité frénétique, voire mortifère ? Ira-t-elle jusqu'à remettre en cause une activité professionnelle tout en urgence et compétition ? Quoi qu'il en soit, la marche en pleine conscience et la maîtrise d'un tempo propre sont ici en rupture radicale avec l'agitation du milieu.

L'artiste n'a ni marché ni demandé à qui que ce soit de le faire : elle a capté un mouvement singulier, un rythme de résistance au sein d'une ville suractive. Son seul regard, mis en forme par cette captation vidéo, transforme la marche en école du détachement.

Le collectif SAFI, qui opère pourtant bien loin des trottoirs américains, recourt également à la marche comme remise en cause du regard banalisé. Pourquoi l'agitation serait-elle réservée à la ville ? Nombre de marcheurs opèrent dans l'urgence, la routine, l'exploit. Les promenades chorégraphiques, botaniques et culinaires de SAFI ne cherchent pas seulement à cueillir calmement des plantes vernaculaires au pied des immeubles : elles donnent naissance à l'attention et font exister des éléments organiques jusqu'alors ignorés, pollens, graminées, herbes bonnes ou mauvaises. La balade permet le geste ou la cueillette, elle devient ralenti et appelle l'immobilité, l'observation conduisant à l'agrandissement par le dessin. Ce n'est pas le savoir scientifique qui guide le grossissement de la graine de cyprès, c'est la curiosité d'un regard attisé par la marche (voir illustration p. 13).

Seul contre tous

L'urbanité est à son comble à Tokyo où le collectif Såndl ne se contente pas de capter l'activité urbaine : il la distord en faisant marcher l'un d'eux à reculons dans la foule avec une gestuelle intégrant déjà la suite du processus. La vidéo filmée par un complice sera ensuite diffusée à l'envers : grâce à la dextérité de sa démarche initiale, le personnage central semble ainsi se promener le plus normalement qui soit en flânant dans un monde de fous où tous semblent reculer. Seul, mais dans la foule, *Tokyo Reverse* renvoie à un Méliès qui aurait lu Edgar Allan Poe et sa nouvelle *L'Homme des foules*.

Cette vidéo produit donc un "étrangement" cher à Montaigne, tout en évoquant une marche urbaine exténuante, puisqu'elle dure 9 h 10. *Tokyo Reverse* relève de la *slow television*, forme de télé-réalité au sens propre du terme : la marche à l'envers devient fenêtre sur le monde, elle débouche sur un temps réel étiré jusqu'à l'ennui, par opposition au temps du montage télévisuel accéléré.

On se contentera d'évoquer ici brièvement deux autres figures relevant d'une même poétique du détachement. Le réalisateur taiwanais Tsai Ming-liang souligne lui aussi

la vertu d'une marche contre le monde dans les six films qui composent *Walker*. L'acteur Lee Kang-Sheng y incarne le moine Xuanzang qui parcourut des milliers de kilomètres avec une lenteur touchant parfois à l'immobilité. *Walker* devient alors film à charge, sorte de précis de décomposition.

Le travail de Till Roeskens, en apparence très éloigné des précédents, relève pourtant d'une même logique : la contestation y est d'autant plus radicale qu'elle se déroule en quasi-silence. L'ensemble *Drailles* est issu de rencontres avec Marcel et Charles, deux anciens bergers. Conversations et déambulations communes restituent des vies modestes par le dessin, la photo, le texte et l'ouverture au public d'un "chemin de Marcel". La carte des montagnes dessinée par Charly entend restituer des espaces parcourus une vie durant afin d'en sauver les toponymes oubliés. Marcher en silence, seul ou accompagné du troupeau, c'est lutter contre la carte officielle appauvrissante. Modestie des interlocuteurs, du discours artistique, des médiums choisis : les récits et les mots crient en silence le scandale de mondes disparus.

La provocation enflammée À l'opposé de ce "discours à bas bruit", certaines pratiques relèvent de la provocation explicite ou du scandale assumé. Sans remonter à la figure originelle du flâneur et à ses héritiers de la dérive situationniste, contentons-nous de rappeler quelques acteurs centraux de ces quarante dernières années, unis par une volonté commune de choquer.

On pourrait croire assagi le collectif *Stalker*, qui a infusé la transurbance à toute l'Europe depuis les années 1990. Il n'en est rien, comme le montrent ces trois principes qui donnent aujourd'hui encore le ton de leurs marches : 1. *Ne regardez pas l'heure, on sait quand on part, on ne sait pas quand on rentre.* 2. *Ne venez pas si vous hésitez à franchir une barrière ou pénétrer dans une propriété privée.* 3. *Il n'y a pas de spectateurs, marcher avec *Stalker*, c'est "être *Stalker*".*

Parmi l'énorme masse des actions menées en trente ans, *Franchissements* incarne ce refus d'une approche trop consensuelle. Marcher, c'est franchir des barrières et des interdits, désobéir à la loi et mépriser les panneaux de mise en garde. L'exploration des villes et de leurs vides est une pratique à risque, en particulier au moment clé du franchissement de l'obstacle – barrière, mur, palissade... Escalader, grimper, sauter, mettre les corps en danger ou en posture difficile, pratiquer une marche verticale autant qu'horizontale : tout est bon pour exprimer l'épaisseur d'une ville qui résiste à sa traversée.